

absurde que Dieu ait été flagellé et crucifié, moi, je vous dirai : Dieu a tant aimé le monde ! Et en effet si nous, simples mortels, nous pouvions donner notre vie pour ce que nous aimons, comment Dieu, qui est le principe de l'amour, n'aurait-il pas pu se faire homme afin de mourir par amour ? Dieu a tant aimé le monde ! Là, est notre force ! Là, Messieurs, dans votre raison, dans vos sentiments, dans l'amour ! La charité que nous vous prêchons, c'est de l'amour. On aime Dieu comme on aime une créature. L'effet n'est pas le même sous le rapport des sens ; mais il n'y a pas, deux amours : la différence, c'est que l'un est petit, et qu'il s'applique à des objets bornés, tandis que l'autre est grand et s'applique à un objet sans bornes ; l'un se dilate dans le fini, l'autre dans l'infini : *Dilatamini*, disait saint Paul aux Corinthiens : *dilatez-vous* ! La raison catholique, en vous donnant ses dogmes, ne vous donne rien de nouveau et d'étranger, elle ouvre vos entrailles et les agrandit ; elle ouvre votre intelligence et l'agrandit ; elle se fait homme pour vous diviniser.

« Ecoutez encore saint Paul : *Il n'y a plus de Scythe, ni de Grec ; il n'y a plus d'esclaves, ni d'hommes libres ; il n'y a plus d'hommes, ni de femmes* ! Où est la force de cette parole, si ce n'est dans le sentiment de la fraternité humaine, mais de la fraternité posée sur une nouvelle base, notre communauté de sang avec le Dieu fait homme ? Voilà ce qui a fondé sur la terre une politique que la raison humaine n'avait pu créer ; vous aviez déshonoré l'homme par l'inégalité de l'esclavage ; la raison catholique, faisant ce que vous n'aviez pu faire, a élevé l'humanité sans vous, malgré vous, par une Charte qui a été le principe de toutes les vôtres, et qui en est encore le seul véritable soutien.

« Ecoutez encore : *Je ne mens pas*, disait saint Paul, *il y a longtemps que je désire d'être séparé de Jésus-Christ, par l'anathème, en faveur de mes frères qui sont mes parents selon la chair, qui sont israélites, de qui est l'adoption des enfants, et la gloire, et le testament, et la législation, et le service, et les promesses, de qui sont les patriarches, et de qui est le Christ selon la chair* ! Ainsi saint Paul voulait être séparé de Jésus-Christ, lui qui avait dit ailleurs : Qui me séparera de l'amour de Jésus-Christ ? Il le voulait maintenant, et pour qui ? Pour sa patrie, pour ses parents selon la chair.

« Ah ! il vous va bien de vouloir faire de nous des parias de l'humanité, vous à qui nous avons donné tous les sentiments qui ont fait l'humanité ! Allez, vous n'y réussirez pas ; vous ne nous ôterez ni la science, ni l'amour, ni rien de ce qui est de l'homme. On n'ôte pas le génie à qui on le veut ; on n'ôte pas la liberté à qui on le veut ; on n'ôte pas la dignité à qui on le veut ; on n'ôte pas la patrie à qui on le veut ; chassez-nous, si vous le voulez, nous emporterons dans l'exil, jusqu'aux extrémités du monde, notre nom et notre cœur de citoyens ; nous vous y servirons par notre sang et nos travaux, et lorsqu'un jour vous enverrez vos ambassadeurs dans ces terres lointaines, ils y trouveront des pages écrites par nous pour votre histoire, et qui leur serviront d'introducteurs.

« Reste la question de la subordination : on nous dit que c'est la raison humaine qui a la suprématie, parce que nous ne pourrions pas asseoir notre raison humaine. D'abord on se trompe : nous avons établi que, à côté de la force rationnelle et au-dessus d'elle, il existait la force mystique, suffisante pour donner la certitude religieuse à l'immense majorité du genre humain, tandis que la raison humaine est incapable d'échapper à l'infirmité du doute, lorsqu'elle n'est point assise sur la raison catholique, qui lui sert à la fois de support et de couronne. Avant d'ailleurs de réclamer la suprématie, avant de se poser comme roi, il faut avoir des sujets. Je cherche les sujets de la raison humaine, les sujets de la philosophie ; où sont-ils ? Où sont les sujets de Platon, d'Aristote, de Zénon, de Leibnitz, de Kant ? Infortunée qu'elle est, la philosophie engendre des disciples, qui, à peine nés de son sein, ayant reçu d'elle les armes de l'esprit, se tournent contre leurs maîtres et constituent de nouvelles écoles sur les ruines des écoles d'où ils sont sortis. Ainsi a-t-il été des anciens philosophes, ainsi des nouveaux. Vous n'avez pas de sujets, comment auriez-vous la sauvegarde, la suprématie ! Et encore avez-vous un grand malheur que de n'avoir pas de sujets ; vous n'avez pas d'enfants, ô philosophes, dominateurs superbes de l'esprit humain ; où sont vos ouailles, où sont les âmes qui vous aiment d'une amitié filiale ?

« Je suis jeune encore, et pourtant j'ai déjà bien vu des âmes dans la mienne ! J'ai eu bien des larmes de l'âme sur mes joues ! J'ai serré bien des amis spirituels dans mon sein de chrétien et de religieux ! Jésus-Christ nous l'avait promis quand il disait : Celui qui quittera son père, sa mère, ses frères et ses sœurs pour moi, trouvera des pères, des mères, des frères et des sœurs.

« O ! philosophes qui revendiquez la suprématie de la raison humaine sur la raison catholique, où sont vos enfants ? où sont les larmes séchées, les confessions entendues, les améliorations d'existence, les consolations sorties de vous ? Ah ! quand vous auriez des sujets, vous n'avez pas d'enfants ! En terminant, le R. P. recommande l'œuvre de la Sainte-Enfance ; il adresse quelques paroles d'adieu à son auditoire et de remerciement à Monseigneur.

« Voilà en peu de mots, Messieurs, quel est le cours de la guerre rationnelle de la raison humaine contre la raison catholique ; comment on veut détruire les corps d'harmonie, de communion et de subordination, qui lient ensemble ces deux grandes puissances, et comment nous résistons à ces tristes et déplorable efforts. Résistons-y, Messieurs, non seulement par la pa-

role, mais par les œuvres, et afin de joindre tout de suite l'exemple au réceptif, souffrez que je vous entretienne un moment d'une œuvre naissante qui contiendra quelques-unes des pensées émises dans cette conférence.

« Vous connaissez ce peuple perdu aux extrémités du monde, gouverné par un mécanisme humain très ancien et très savant, mais qui ne l'a pas empêché d'être la seule nation au monde qu'on ait pu appeler une nation sotte. Vous voyez tout de suite que je vous parle de la Chine. En bien ! dans cette Chine, pétrie par la civilisation toute humaine du mandarinat, il existe contre l'enfance un crime éclatant et permanent, qui atteste à tout l'univers que la parole sainte de Phéname règne sur ces contrées. Ce crime de la force contre l'extrême faiblesse, il y a quelque espérance d'en diminuer l'étendue depuis qu'une nation hérétique, mais qui contient des espérances d'un retour à l'unité, nous a ouvert les portes de cet empire lointain.

« L'avant garde chrétienne semble avoir pénétré là et y préparer des événements qui concourent avec le travail de Dieu sur les nations européennes. Dès que ces lieux se sont montrés, un illustre prélat, un homme à qui la France catholique doit beaucoup, et qui, j'ose le dire, est un de mes plus vieux amis dans le clergé de France, a établi une Œuvre destinée au rachat et au baptême des enfants abandonnés de la Chine ; il l'a appelée l'Œuvre de la Sainte-Enfance, parce que c'est aux enfants chrétiens qu'il a demandé secours et protection pour leurs petits frères chinois. Je vous recommande cette Œuvre, Messieurs, afin qu'un jour, quand la Chine sera chrétienne et civilisée, on se souvienne que du haut des chaires de France des voix se sont élevées pour un malheur qui nous semblait si étranger, et que ce furent les petits enfants français qui rachetèrent de leurs deniers la vie présente et future de tant de victimes. L'industrie apportera ensuite ses chemins de fer à la Chine, nous l'avons précédée en y apportant l'amour.

« Messieurs, je vais vous quitter : quand j'arrivai au milieu de vous, je craignais d'être vieilli ; l'absence nous rend déliants à l'égard de nous-mêmes et des autres. Mais le spectacle de votre jeunesse et l'ardeur de votre bienveillance ont rallumé dans mon cœur les années qui s'y sont éteintes. Je vous quitte avec regret, mais avec consolation, d'autant plus que je ne vous laisserai point seuls. Bientôt mon cher et illustre confrère, le R. P. Davignon, vous convoquera de nouveau autour de cette chaire, et à ce sacré banquet des pâques de Notre-Dame. Si quelques âmes de mon petit troupeau se joignent, dans ce jour solennel, à la multitude du sien, ce sera pour moi une précieuse récompense.

« Monseigneur, je vous remercie de m'avoir rappelé dans cette chaire de Notre-Dame, après sept ans d'absence. Je vous en remercie avec un sentiment d'autant plus vif que c'était depuis longtemps votre pensée, que vous me l'aviez manifestée à plusieurs reprises, et qu'enfin, pour la réaliser dans les temps présents, il vous a fallu déployer un véritable courage apostolique. Désormais, l'œuvre des Conférences de Notre-Dame n'est plus seulement un héritage de votre pieux et bien-aimé prédécesseur, elle vous est devenue personnelle, et sera l'une des gloires de votre épiscopat. Que Dieu, Monseigneur, vous conserve de longues années à la tête de cette vénérable Eglise de Paris, qu'il vous conserve à cette jeunesse ardente et sincère qui se presse avec confiance autour de vous, qu'il vous conserve à moi-même, dont vous fûtes toujours le père et l'ami.

#### CORRESPONDANCE.

[Après tout ce que nous avons déjà dit sur la grande question du temps, il ne serait peut-être pas nécessaire d'avertir, en donnant insertion à la présente communication, que nous n'admettons pas tous les avancés de notre correspondant, comme indubitables, et par conséquent comme l'expression de nos sentiments. Cependant comme nous ne prétendons pas faire une loi à tout le monde de penser comme nous, ni même que nous ne nous prétendions pas l'organe du clergé sur ces matières, pas plus que nous ne concédons aux autres le droit de contrôler nos opinions sans raisons solides et valables, nous avons cru de notre impartialité, de ne pas lui refuser insertion. En outre, comme nous nous sommes toujours abstenus de faire aucune réflexion sur le mérite respectif des candidats, nous ne voudrions pas encore qu'on regardât cette insertion comme l'expression de nos sentiments sur ce point. Nous ne nous arrêtons pas non plus à relever tout ce qui nous y paraît défectueux ; mais nous ferons observer seulement qu'une partie de la réponse de notre illustre gouverneur sir Charles Metcalfe au township de Gore a paru si sensée et si précieuse à M. Howe, qu'il a fait pétition, à la chambre de la Nouvelle-Ecosse, pour qu'elle fût insérée dans le journal parlementaire avec les fameuses résolutions du 3 septembre 1841, comme faisant le droit constitutionnel de leur province.]

(Pour les Mélanges Religieux.)

Aux libres et indépendans électeurs de la cité de Montréal.

Paix soit à vous, concitoyens !

La famine passa un jour dans une contrée, traînant après elle la détresse et le malheur ; les pères de famille s'épuisèrent dans un travail vain, et revenant au logis ils entendirent les cris de leurs enfants qui demandaient